

faites sentir avec tant de certitude que je n'ai plus besoin de ménagements pour parler d'elle !... Je dis Lucia ! Voyez, je prononce le nom le front levé et les yeux immobiles !

—Comment ! dans cette maison ?

—Ah ! j'ai compassion de cette maison : la malédiction de Dieu plane sur elle... Pensez-vous que la justice de Dieu s'arrêtera devant quatre pierres et quatre bandits ? Vous avez cru que le Seigneur avait fait une créature à son image pour vous donner le plaisir de la tourmenter ! vous avez méprisé son avertissement ! Vous être jugé ! Le cœur de Pharaon était endurci comme le vôtre, Dieu le brisa !... Lucia n'a rien à craindre de vous ; c'est un pauvre moine qui vous le dit... et écoutez bien ce que je vous annonce : un jour viendra...

Don Rodrigo était demeuré interdit par la surprise et la colère sans trouver de paroles pour exprimer ce qu'il ressentait ; mais quand il entendit tonner une prédiction, il éprouva une lointaine et mystérieuse terreur qui augmenta sa fureur. Saisissant rapidement la main du père Cristoforo, il s'écria :

—Sors d'ici, téméraire ! poltron encapuchonné !

Ces paroles calmèrent un moment le père Cristoforo. L'idée de mauvais traitements et d'injures était si bien associée dans son esprit à celle de patience résignée et de silence, que, sous le coup de cette apostrophe, son mouvement de colère s'apaisa, et il ne lui resta plus que la résolution d'écouter en silence ce qu'il plairait à don Rodrigo de dire et, retirant avec douceur sa main des serres du gentilhomme, il baissa la tête et resta immobile.

—Manant parvenu, poursuivit don Rodrigo, tu agis comme tes pareils ! rend grâce à la robe qui couvre tes épaules et leur épargne les caresses que tu mériterais pour t'enseigner à parler !... Sors avec tes jambes pour cette fois... plus tard nous verrons...

Et, finissant ces mots, il montra la porte avec mépris au père Cristoforo qui baissa la tête et sortit, laissant Rodrigo mesurer d'un pas furibond le champ de bataille.

Quand le religieux eut fermé la porte, il aperçut un homme qui se glissait furtivement le long du mur de manière à n'être pas vu du salon

où l'entretien avait eu lieu ; il reconnut le vieux serviteur qui l'avait reçu à son arrivée au château. Cet homme était dans la maison depuis près de quarante ans, du temps du père de don Rodrigo, lequel avait des mœurs bien différentes de celles de son fils !... A la mort de son père, don Rodrigo avait renouvelé ses serviteurs ; néanmoins il avait gardé ce vieillard, qui avait à ses yeux deux qualités importantes : une connaissance approfondie de l'étiquette et le sentiment de la dignité de la famille. Le pauvre homme n'eût jamais laissé entrevoir devant son maître sa désapprobation de ce qu'il voyait journellement ; à peine murmurait-il quelques reproches vis-à-vis des autres serviteurs, qui prenaient plaisir à l'exciter pour l'entendre faire l'éloge de l'ancienne manière de vivre de la maison, ce qui était pour eux un sujet d'inépuisables railleries que même les oreilles du maître accueillaient avec plaisir.

Mais, les jours de réception, le vieux serviteur devenait un personnage en raison de sa science des usages du grand monde.

Le père Cristoforo le salua en passant et poursuivit son chemin ; mais le vieillard l'accosta mystérieusement, lui fit signe d'entrer avec lui dans un corridor obscur et lui dit :

—Père, j'ai tout entendu j'ai besoin de vous parler.

—Dites vite, bonhomme.

—Ici ! oh ! non ! si mon maître me voyait !... Mais je sais bien des choses... J'irai demain au couvent.

—Est-ce qu'il y a quelques projets ?

—Il y a pour sûr quelque chose dans l'air... Mais maintenant je serai aux agnets... laissez moi faire. Je suis forcé de voir ici des choses !... des choses à faire frémir !... Je suis dans une maison !... mais je veux sauver mon âme !

—Dieu vous bénisse ! dit le religieux ; —et il mit sa main sur la tête du vieillard en y traçant le signe de la croix ; —notre Sauveur vous récompensera... ne manquez pas de venir demain.

—J'irai, répondit le serviteur ; mais allez-en vite, pour l'amour du ciel... et surtout ne me nommez pas !

En disant ces mots, il regarda avec soin dans le corridor, et voyant le champ libre il fit sortir le père Cristoforo, dont la figure exprima mieux que n'eussent pu faire des paroles ce qu'il ressentait.

Une fois hors de cette maison, le bon religieux respira plus librement et descendit à grands pas le coteau, le visage en feu et l'âme bouleversée par ce qui venait de se passer : mais l'offre si imprévue du vieux serviteur lui paraissait un signe visible de la protection du ciel et lui apportait un grand soulagement.

—C'est un fil que la Providence met entre mes mains, se disait-il, et dans cette maison ! et sans que j'y songeasse !

Tout en continuant ces réflexions, il leva les yeux et vit le soleil disparaître derrière la montagne ; il pressa sa marche afin d'avoir le temps d'aller porter une parole de consolation à ses protégés et d'être rentré au couvent avant la nuit, ce qui était une des règles les plus sévères du code des capucins.

Pendant ce temps, sous l'humble toit de Lucia, avaient été examinés et débattus des projets dont il convient d'informer le lecteur.

Après le départ du père Cristoforo, le silence avait régné quelques minutes.

Lucia préparait tristement le dîner. Renzo, sur le point de partir à chaque instant pour fuir la vue du chagrin de sa fiancée, ne pouvait s'y résoudre.

Agnèse, attentive, en apparence, à son rouet, ruminait un projet dans sa tête. Lorsqu'elle le crut mûr, elle rompit le silence en ces termes :

—Écoutez, mes enfants, si vous voulez avoir du cœur et de l'adresse, si vous voulez vous fier à votre mère (ce mot de *votre* fit tressaillir Lucia), je puis vous tirer d'embarras mieux et plus vite que le père Cristoforo, quelque habile homme qu'il soit.

Lucia regarda sa mère avec plus d'étonnement que de confiance en une promesse si magnifique.

Renzo dit avec vivacité :

—Du cœur ? de l'adresse ? Dites ! dites ! que faut-il faire ?

—N'est-il pas vrai, poursuivit Agnèse, que si vous étiez mariés, ce serait déjà une belle avance, et